



Écrire

COMMUNICATION DE PAUL WILLEMS

À LA SEANCE MENSUELLE DU 12 DECEMBRE 1981

Écrire est un acte mû par le désir, la peur, l'inquiétude, la joie, la colère ou par la nostalgie de l'horizon. Nostalgie que connaissent ceux qui ont navigué et ont vu reculer jour après jour la ligne où se rencontrent le ciel et la mer.

Écrire est aussi nommer. Acte de foi toujours déçu. L'horizon espéré n'est jamais atteint, ni même approché et ce que nous croyons prendre s'évanouit au moment où nous le nommons. Si les illusions n'étaient pas increvables, on n'écrirait plus.

Donc, acte de foi déçu, voyage inutile.

Un voyage ne s'analyse pas, ne se démontre pas. Il se raconte. Le voyage de chacun est différent. Le mien n'est donc pas le vôtre. Nos chemins se croiseront peut-être de temps en temps et nous nous saluerons en passant.

*

Le monde se conjugue au présent de nos sens et l'instant est son éternité. Depuis toujours, j'ai vu les nuages violets glisser de l'ouest à l'est dans le tumulte et le silence. Ni passé, ni futur. Ils sont là en une sorte de permanence fuyante. L'instant. Mon voyage, ou plutôt ma flânerie, m'apporte émerveillement et vertige, mais s'accompagne toujours d'anxiété. Bien entendu, quand je parle de l'instant, il ne s'agit pas du fait divers qui meurt en naissant, mais de l'instant où le monde semble offrir l'éternité. C'est la mer mêlée au néant. La merveilleuse mer, le merveilleux néant.

Peut-être est-ce le voyage du poète. Toute la poésie chinoise est là. Dans quatre vers de Li-Taï-Po, l'univers livre d'un seul coup tout ce qu'il a à donner.

Parmi les fleurs un pot de vin
Je bois tout seul sans un ami.
Levant ma coupe, je convie le clair de lune
Voici mon ombre devant moi : nous sommes trois¹.

Bouleversant, admirable, et délicieux message du rien.
Aller à la rencontre de l'instant, le chercher, tenter de le capter, c'est aussi l'itinéraire de nombreux poètes occidentaux.
J'aime ce voyage qui mène aux frontières du dire.

*

Je me souviens. C'était au début des années trente. J'avais construit un canoë de mes mains maladroites. Bien que toute de guingois, cette frêle pirogue de toile et de lattes me portait dans l'estuaire de l'Escaut. À marée basse, le fleuve s'y divise en plusieurs bras qui coulent avec paresse entre les îles blondes des bancs de sable. Par temps brumeux, les rives se fondent au loin dans une lumière soyeuse et, lorsque la marée haute submerge les bancs de sable, on se perd en une ivresse lente sur l'immense fleuve étale aux courants sournois.

À Bruxelles, où je faisais mes études de droit, je guettais le temps et, dès qu'un certain vent d'est suscitait des ciels légers, je fuyais l'Université pour m'embarquer sur mon esquif. J'errais dans le Bas-Escaut pendant des jours et je pagayais lentement entre ciel et eau. Par temps calme, le jusant me portait jusqu'à la barre, frontière de l'estuaire et de la mer du Nord. Bientôt, la marée remontait, les petites vagues hérissées du flot me refoulaient et j'abordais à Doel, village riverain de l'Escaut en aval d'Anvers, où s'élèvent aujourd'hui les tours des réacteurs atomiques. Autrefois, c'était là que commençait l'Escaut sauvage.

¹ « Libation solitaire au clair de lune » de Li-Taï-Po (701-762 après J.-C.) dans Paul Demiéville, *Anthologie de la poésie chinoise classique*, Gallimard, Paris, 1962, p. 226.

Il y avait à Doel un café, bien connu des habitués du Bas-Escaut, dont le patron, Jan Syss, était chasseur de phoques et d'oiseaux aquatiques. La salle du café était ornée de centaines d'oiseaux empaillés : canards, grèbes, plongeurs, oies, cygnes, sarcelles, butors, mouettes, goélands, chevaliers, hérons, sternes, bref tout ce qui vole sur les mers et dans les estuaires du nord.

Il y avait aussi des photos de chasse au phoque. Grands mangeurs de poissons, ils vivaient nombreux encore à cette époque dans le Bas-Escaut. Pour protéger la pêche, le gouvernement hollandais payait d'assez fortes primes par phoque tué.

Je passais de longues soirées dans ce café à écouter Jan Syss faire le récit de ses chasses, en buvant des « petits blancs », genièvre bâtard que je trouvais exquis.

« À marée descendante, disait-il, on va à la rame jusqu'à un banc de sable, on se couche au bord de l'eau, on s'efforce de ressembler à un phoque et on attend sans bouger. Quand le phoque s'approche et vous regarde de son œil globuleux en croyant reconnaître quelque honorable membre de sa tribu, on fait glisser lentement le fusil sur lequel on est couché. On tire. Et ça y est ! » concluait-il en vidant d'un coup son petit blanc.

Je suis ses conseils et vais, moi aussi, à la chasse au phoque, mais sans fusil.

J'ancre mon canoë, je me déshabille et je vais nu jusqu'au bout du banc de sable. Je m'étends au bord de l'eau, je m'appuie sur le coude, je relève un peu la tête comme font les phoques, les pieds en équerre comme Charlie Chaplin, pour simuler des nageoires.

J'attends.

Nulle pensée.

L'eau, l'air, le ciel. Murmures confus. Tout vient à moi. Et j'oublie la chasse au phoque.

S'il est arrivé deux ou trois fois que la gentille tête fine et lisse d'un phoque à moustaches — style Verhaeren — surgisse de l'eau, cette vision a pris rang parmi toutes les autres dans le grand message du monde.

S'agissait-il d'un message ? Était-ce la marée du temps que je percevais ? Ou la fusion des choses dans le rien, par lequel J'étais moi-même absorbé ? Un néant bleu, brumeux et doré où se diluaient le fleuve et le vent.

J'ai gardé un souvenir intense de ces heures. Couché, absent de moi-même, chasseur chassé, piégé par l'instant que je tentais de piéger.

Je voyais parfois de grands navires, bleus ou blancs selon la lumière, et qui me semblaient immobiles à jamais, car mon rêve me révélait que c'était moi et le banc de sable où j'étais couché, l'air, le fleuve, le soleil, l'univers qui dérivions. Épave ballottée, je flottais ainsi pendant des heures qui duraient un instant et un siècle.

Je m'éveille de mon absence quand les vaguelettes de la marée montante viennent éclabousser mes flancs. Ces caresses, ou plutôt ces petits couteaux froids, me blessent. Je me dresse péniblement. Mon cœur se remet en marche, mon sang est lent, mes articulations ankylosées. Je vais en trébuchant vers mon canoë qui, déjà soulevé par la marée, oscille joyeusement en tirant sur sa corde.

*

La chasse au phoque ne doit pas être confondue avec la méditation. Elle n'est qu'un comportement, une attitude physique qui précède toute action importante, comparable peut-être à celle du joueur de tennis pendant les quelques secondes qui précèdent le moment où l'adversaire va envoyer une balle de service. L'attente du joueur est courte, mais d'une terrible intensité, car l'action qui la suivra — le renvoi de la balle — devra se faire en un éclair. Le joueur porte ses forces à la pointe de lui-même en une mobilisation de son être entier. Il devra renvoyer la balle avant même de l'avoir vue et sans avoir eu le temps de prendre une décision.

*

Attente qui précède l'acte.

Pour le chasseur de phoque, le vrai, celui qui chasse avec un fusil, l'acte sera le coup de feu. Mais si le chasseur est poète, l'attente sera peut-être suivie de l'écriture.

L'attente avant l'action n'est pas contrôlée par la volonté consciente. La chasse au phoque, telle que je l'ai pratiquée, se joue aux frontières du néant. Néant de la pensée en tout cas. Donc, pas n'importe quelle attente. C'est une sorte de béance. Une sorte d'ouverture de l'être entier à l'afflux des signes. Attitude

physique brute qui me semble précéder le langage. Pendant que j'étais étendu sur le banc de sable, rien de ce qui venait à moi n'était nommé. Plus tard, parfois des années après, les chants et les lumières informulés du monde se métamorphoseront en écriture.

*

Il y a une différence essentielle entre le sportif, ou le trapéziste, et le poète. Si le joueur de tennis rate son coup, il perd son point ; si le trapéziste tombe, il se tue. La sanction est immédiate. On réussit ou on rate, tandis que l'action d'écrire, avant de s'accomplir, passe par des métamorphoses longues, nombreuses, complexes, souvent ténébreuses et douloureuses. La sanction ainsi retardée, faillite ou réussite, est rarement mortelle, toujours sournoise et en définitive ambiguë.

*

Le hasard a fait que, pendant des années, j'ai participé à l'organisation des tournées du cirque de Moscou en Belgique. J'allais souvent en U.R.S.S. pour choisir les programmes, et j'ai eu ainsi l'occasion de fréquenter trapézistes, jongleurs, dresseurs de chiens et de colombes ou dompteurs de tigres de Sibérie. Ce sont des gens merveilleux et je les aime.

J'ai vu un jour à Léninegrad un vieil équilibriste de septante ans. Cet homme avait mis au point un numéro extraordinaire. Il était vêtu d'un collant noir assorti d'un casque, ou plutôt d'une sorte de calotte de cuir qui lui moulait la tête comme un gant. Cette calotte était surmontée d'un cimier, sorte de long et mince patin. Un filin d'acier tendu des cintres au bord de la piste du cirque barrait l'espace en diagonale. Le vieux monsieur montait légèrement aux légères échelles de corde, se hissait sur une passerelle et saluait le public d'un geste jeune. Alors, il s'immobilisait et fermait les yeux. Le public cessait de respirer. Dans le silence des trois mille personnes immobiles, un roulement de tambour montait avec notre angoisse vers la frêle silhouette noire qui allait affronter la mort.

Il ouvre les yeux, se penche, se met sur la tête, pose le patin de son cimier sur le fil d'acier et, lâchant les poignées auxquelles il se retient, glisse sur le filin —

toujours sur la tête — les jambes et les bras écartés, à une vitesse vertigineuse. Le temps d'un éclair on voit, non un vieillard, mais une apparition, mince, gracieuse, à la fois humaine et divine, un oiseau « au vol inverse » ou un ange en abyme. Mercure jeune plongeant du ciel vers la terre. Pendant le parcours prodigieux, en un élan inconscient, nous nous dressons tous, et c'est debout que nous poussons un cri de triomphe quand il atterrit sur la piste.

L'artiste est redevenu un aimable vieux monsieur qui salue.

Mercure immortel, dieu du vent, ne risquait pas de tomber du ciel lorsqu'il glissait jusqu'à nous sur les filins de l'air, mais le vieil équilibriste, lui, jouait chaque jour sa vie.

Cet homme, je l'ai vu après le spectacle et je lui ai parlé. Une grande paix et une grande modestie émanait de lui. Il n'avait aucun doute quant à la qualité de son numéro. Il se savait condamné à la perfection. La mort était la sanction de sa première défaillance. Il en était heureux. Chaque soir, il avait la confirmation de sa réussite puisqu'il vivait encore.

*

Il serait redoutable et merveilleux que le poète tombe d'un filin d'acier s'il ratait son livre. On saurait à quoi s'en tenir. Mais cela ne durerait pas longtemps. Les mauvais poètes travailleraient avec filets et tomberaient mollement en faisant des grâces.

Mais la poésie n'est pas manichéenne comme le cirque, qui ne connaît que l'alternative de la perfection ou de la mort. Le danger d'écrire est infiniment plus complexe.

Le danger peut venir de l'extérieur. Par exemple, sous les dictatures. L'écrivain se vend au régime, ou il feint de s'y rallier ; il peut aussi faire face sans compromis. Une attitude exemplaire est celle de Mandelstam². À l'époque de Staline, attaqué, traqué, il écrit ses poèmes sur de petites feuilles de papier qu'il cache. Précaution supplémentaire : sa femme Nadejda Mandelstam et d'autres proches apprennent ses poèmes par cœur et des copies circulent clandestinement.

² Voir Nadejda Mandelstam, *Contre tout espoir*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 1972.

Autre moyen de lutte : la ruse contre le pouvoir. Ce moyen fut employé de tout temps, de Molière à Ernst Junger, de Diderot à Dostoïewski.

Mais le combat, si courageux ou intelligent soit-il, ne suscite pas nécessairement des œuvres de qualité. Héros d'une cause, des écrivains furent fusillés, mais ils écrivaient de mauvais poèmes. Comme il y a eu de grands poètes parmi les traîtres.

Sous tous les régimes les rapports de l'écriture et de la société sont difficiles sinon impossibles à analyser.

*

La langue et l'écriture, on le sait, ont des fonctions sociales, religieuses et rituelles. Elles sont porteuses de la pensée, de la sensibilité et des passions des communautés humaines.

Pourtant — et ceci ressemble à une contradiction —, la langue appartient aussi, à l'homme solitaire : seul quand il se parle de ses chagrins ; quand, la nuit, pendant ses insomnies, il pense à la mort ; quand il s'avoue ses indignités ou qu'il se reproche ses lâchetés. Le poète est seul quand il note — et ceci jusqu'aux limites de l'indicible — ce qu'il perçoit quand il part à la chasse au phoque. Et ce qu'il ressent, il le dit à un homme solitaire, son lecteur inconnu qui en reçoit seul la confiance — modeste ou immense — pour y répondre tout bas et en lui-même. Et c'est dans ces œuvres-là que l'écriture acquiert sa fonction la plus sacrée et la plus belle. L'œuvre se donne et n'attend rien en échange de ce qu'elle apporte : rien et tout. Elle n'est au service de personne. Elle ne sert à rien. Elle donne. Merveilleuse musique, solitude effrayante mais exquise, salon au fond d'un lac, estuaire de l'Escaut, paradis de l'instant précieux et douloureux.

Dans la Chine ancienne, les poètes taoïstes refusaient tout contact avec le pouvoir considéré comme impur dans son essence même. Li-Taï-Po évoquant son maître, le poète Kong, écrivait : « Il aimait les fleurs et ne servait pas son prince. »

Loin des clairons agités de Deroulède et des Magnitogorsk d'Aragon, je vais vers les poètes de la solitude.

Anarchie, enfin

*

En fait, le monde extérieur menace plus l'homme que l'œuvre. La véritable menace vient de l'intérieur. Le poète est seul devant la page, traduit devant son propre tribunal. Ses jurés se nomment incertitude, angoisse, nuit blanche, peur. Rarement, très rarement : joie. L'acte d'écrire est dangereux parce qu'il fait douter de soi. Ce n'est pas la page blanche qui donne le vertige, c'est la page noircie, souillée de mots. Un mauvais vertige qui se change en morne désespoir quand on se relit. L'effort est immense. Les plus grands écrivains y ont sacrifié leur vie. Balzac et Proust ont succombé au travail. Kleist, Nerval et Artaud se sont suicidés. D'autres se sont systématiquement détruits comme Rimbaud, d'autres enfin, tel Max Elskamp, se sont trop approchés des frontières et y ont perdu la raison.

Certains pourtant, et des plus illustres, sont morts glorieux. On leur en veut un peu du sourire satisfait qu'arbore leur masque. Goethe, par exemple, donne procuration à Werther, qui se suicide à sa place, et à Faust, qui signe pour lui un pacte avec le diable. Pendant ce temps, ministre peinard, il se promène à Weimar d'un pas olympien. Nous savons pourtant que le noble vieillard souffrait de dépressions que les honneurs et les acclamations de l'Europe ne calmaient pas. Il commandait quelques caisses de vin de Franconie et oubliait en buvant. Ceci est tout à son honneur et nous fait oublier qu'il est mort content.

*

J'en étais à la chasse au phoque, exercice d'absence préalable à l'écriture. Et cet exercice, ou plutôt cette méthode, je la pratique partout et quand je veux. En me promenant, pendant mes insomnies, en nageant, ou encore pendant mes fréquentes réunions dans les ministères. Dès que je m'y ennuie — et je m'y ennuie toujours — je me retire en moi, en ayant soin de placer quelques sonnettes d'alarme qui me rappellent à la réunion quand il le faut. Ces sonnettes sont les mots clefs de l'ordre du jour ou l'expression du visage du fonctionnaire qui préside la séance. Tant qu'il me sourit ou qu'il s'ennuie lui-même, je me prélasse dans mon délicieux rêve éveillé. Dès que son visage se fait préoccupé, j'accours et je place une phrase préparée à l'avance. La chasse au phoque est donc aussi une

stratégie que j'utilise pour me défendre contre la politique. Mais je m'en sers surtout comme moyen d'entrer en contact avec le monde. Je glane ici ou là quelques épis, cailloux, papillons, ou épaves, dans les champs de la terre et du ciel. Au cours des ans, ma mémoire a rassemblé au fond de moi et en secret tout un bric-à-brac que j'appelle mon trésor ou mon rêve, ce qui est la même chose. Ce trésor est caché dans ma maison intérieure.

*

C'est une maison à l'image de la maison que j'habite. Elle est grande et délabrée avec de nombreuses chambres, les unes heureuses, les autres tristes ou délaissées. D'autres encore sont fermées. J'en ai perdu les clefs ou plutôt je fais semblant d'en avoir perdu les clefs. Dans les chambres où je vais, il y a un incroyable amoncellement de sourires, regards, neiges, voix aimées, larmes et rires, parfums, tessons de bouteilles, vieux pneus, mots tendres, chaises à trois pieds, rencontres et adieux. Dans un coffre, il y a tous les vents du ciel et les nuages classés selon leurs noms latins. Il y a le coffre des blessures et des chagrins que j'ai infligés. Je n'aime pas l'ouvrir. Il y a les valises des espoirs, et les paniers des regrets. Il y a des paquets et des paquets d'objets trouvés dans les terrains vagues, c'est-à-dire dans les espaces de notre vie quotidienne. Il y a enfin les fenêtres par où viennent les messages. J'en ouvre une au hasard.

*

C'était en janvier à Moscou, il y a une vingtaine d'années. Il faisait très froid. Je devais prendre *La flèche rouge* — beau nom d'un train de nuit — pour Leningrad. À cette époque, les anciens wagons-lits d'avant la guerre étaient encore en service. Aux boiseries d'acajou, aux miroirs et aux ornements de cuivre j'ai cru reconnaître les vieux wagons-lits belges. Après avoir bu un verre de thé et mangé de grosses miches de pain beurrées couvertes de caviar, je me couche. Le train part, prend sa vitesse de croisière et les rails répercutent les battements lents d'un cœur qui s'endort. Et je m'endors aussi. Au milieu de la nuit, le train s'arrête et je m'éveille en sursaut. Le silence est total. Je veux voir où nous sommes. J'écarte le rideau de

la fenêtre, épaisse couverture d'un rouge sombre qui protège le compartiment du froid. La vitre est recouverte d'une couche de givre. Je me souviens alors tout à coup d'un conte d'Andersen *La Reine des neiges*. Deux enfants s'aimaient d'amour tendre. Ils habitaient la même rue et leurs maisons se faisaient face. En hiver, le froid les séparait. Éric faisait fondre le givre de la fenêtre en y appuyant un kopek chauffé dans ses mains. Il obtenait ainsi une petite ouverture ronde. En y appliquant l'œil, il voyait la fenêtre de la maison d'en face, toute opaque de glace, où un autre œillet révélait que Guerda avait elle aussi ménagé au moyen d'un kopek une éphémère ouverture. Et les deux enfants se sentaient heureux.

C'est le mot kopek qui déclenche en moi le souvenir de ce conte. Et j'ai aussi un kopek dans la poche de mon veston puisque je suis en Russie ! Je le prends, je le réchauffe de mon souffle, je l'applique contre la fenêtre du wagon et j'appuie du pouce aussi fort que je peux. La couche de givre est si épaisse que je suis obligé de réchauffer plusieurs fois la piécette de cuivre. J'arrive enfin à la vitre. J'approche mon œil de la petite ouverture ronde. Je surprends un des secrets du monde.

Je vois une plaine immense, la lune et des millions d'étoiles. La neige est plus blanche que blanche, plus froide que froide, et le ciel plus dur que dur. Immobilité. Silence. Reflet blanc et glacé du néant. Rien. Rien. Rien à l'horizon. Si. La neige se soulève un peu comme une couverture et laisse entrevoir un village blanc. Le vent immobile soulève autour des maisons une longue, une vaporeuse, une délicate, une cruelle écharpe blanche, immobile elle aussi, qui enveloppe un clocher et s'étire le long de l'horizon. Ce que je vois là, échappe à tout bruit. Au mouvement. Au parfum. À la respiration. La blancheur abolit le temps. Je sens alors mon œil se couvrir d'une écaille de froid. Le givre se reforme sur moi-même et sur la vitre. Je ne vois plus rien. Le train se remet en marche vers nulle part.

*

Ma maison intérieure a d'autres fenêtres et d'autres portes. Il suffit de les ouvrir et d'attendre que les impressions — je ne trouve que ce mot-là, qui me trahit mais se rapproche le plus de ce que je veux suggérer — que les impressions viennent à moi. Ce ne sont pas n'importe quelles impressions, ce ne sont pas non plus vraiment des souvenirs, puisqu'elles ne sont pas encore nommées — alors que les

souvenirs le sont — et qu'elles précèdent la parole ou l'écriture. Elles forment le bric-à-brac du non-dit qui s'est accumulé en moi au cours de ma vie et qui est devenu lentement la matière de mon rêve.

C'est à ce rêve-là que j'ai essayé de puiser pour écrire. Mais, au moment où on croit le saisir, il prend la fuite.

La nuit enlève sa chemise
Elle s'approche toute nue
Je croyais que je l'avais prise
Quand dans mes bras elle a fondu.

*

Il y avait une fois un jeune berger des hauts plateaux du Lubéron. Il s'était fabriqué un fusil de bois dont le canon était de buis et la crosse de tilleul. Il se mit à la chasse de l'Oiseau d'Or qui vole le matin sur la garrigue.

Chaque jour, avant l'aube, il se mettait à l'affût près des champs de lavande. Tout ce qu'il y a de plus beau au monde était au rendez-vous du lever du soleil : couleuvres, lièvres, saisons, brumes, cailloux, vents de tous noms et de tous souffles. Mais l'Oiseau d'Or ne venait jamais.

Quand le berger eut quatre-vingts ans, il le vit enfin. Indescriptiblement beau. L'oiseau se pose sur le plus grand des chênes nains. Il ouvre le bec pour chanter. Le berger vise. Sa main tremble. Il tire. L'oiseau s'envole.

Alors le vieux berger se mit à pleurer, non parce qu'il avait mal tiré, mais parce qu'il n'entendrait jamais le chant de l'Oiseau d'Or, et que ce chant, sans aucun doute, lui aurait révélé un des secrets du monde.

*

Ici se pose le problème essentiel de l'écriture : le passage du pressenti au nommé.

Nommer. Nomme-t-on ? On ne choisit pas les mots. Ils viennent tout seuls. D'où viennent-ils ? Viennent-ils ? Ils sont soudain là sans avertir ou ne viennent pas du tout. On les appelle ? Ils s'en vont comme des chats. Quand ils se pré-

sentent, je les accepte ou les rejette, au hasard, selon mon envie. J'en trouve aussi accumulés dans les tiroirs ou les coffres de ma maison intérieure. Une métamorphose intervient au moment de l'écriture. Du pressenti ou des mots, on ne peut dire ce qui vient en premier lieu. Soupe plutôt complexe. La mémoire me joue des mauvais tours, elle m'apporte de la camelote ramassée dans les journaux ou dans quelque mauvais livre que j'ai oublié. Ces mots-là entrent chez moi avec de faux passeports. Les « idées », les « pensées » me jouent de tout aussi mauvais tours. Elles s'imposent comme des vérités, mais à l'examen elles sont toutes prétentieuses et solennelles et usées et creuses et fêlées. Je m'y laisse prendre parfois : c'est flatteur de croire avoir inventé une « haute » pensée telle que « tous les hommes sont mortels ». Parmi tous les mots, comment distinguer ceux qui trichent de ceux qui proviennent de la chasse au phoque ?

J'avance à tâtons, tous mes sens tendus, comme le joueur de tennis qui attend la balle. Parfois j'écris vite en une sorte d'ivresse, parfois très lentement à l'écoute de moi-même. J'avance à tâtons, je cherche, j'entre dans ma maison intérieure. Voici un sourire que j'ai vu un jour. Quand ? Où ? qui ? Surtout ne pas se souvenir. Si je reconnaissais le sourire de Catherine, je serais ligoté par l'état-civil et l'anecdote. C'est un sourire sans femme et sans nom que je veux. Je trouve celui qu'il me faut dans le tiroir aux lèvres. Il me plaît ce sourire. Il s'entrouvre sur des dents un peu humides. Voici un visage pour ce sourire. Où l'ai-je vu ? Je ne sais pas. Tant mieux. J'écris vite. C'est un visage de très jeune femme blonde. Aux cheveux un peu fous, courts, tout ébouriffés au soleil. Une silhouette s'esquisse. Je vois d'abord son allure. Elle marche vite. Où va-t-elle ? Nulle part. Elle passe. J'entends les talons de ses souliers sonner sur le trottoir. Clairs. Vifs. Le mouvement du corps. À peine deviné, sous son manteau. Tout de suite aimé. Tiens ? Nous sommes à la fin de l'hiver. Le 26 février. Pourquoi le 26 ? Je ne sais pas. Le 26, j'en suis sûr. Le pas ralentit. S'arrête. Elle rencontre quelqu'un. Un jeune homme. Tout à coup je le vois. Il est grand, mince, il porte un costume trop voyant...

Ainsi sont nés de pied en cap, un 26 février et le jour de leur première rencontre, Anne-Marie et Dile, personnages de ma pièce *La Ville à Voile*.

DILE. – Le vent était à l’est. C’était l’année passée, un jour de février, le 26 si je me souviens bien, par un joli midi. Les voiles frissonnaient sur les toits, on aurait dit qu’on les avait passées au bleu. Je humais le printemps à travers l’hiver. Tout un côté de la rue était jaune citron. C’était le soleil. L’autre côté était violet. De ce côté-là, personne ne marchait. Des dames passaient, et à leurs fourrures s’accrochait un parfum de février. Un parfum frais, acidulé, un parfum jaune citron. C’était le soleil.

DILE. – Les fourrures sentaient le printemps, mais les talons sur le trottoir sonnaient comme du cristal de janvier. Moi, sans manteau comme en été... mais sans femme comme en hiver... À ce moment je vois une fille... elle s’avance à ma rencontre...

Mademoiselle.

ANNE-MARIE. – Monsieur.

DILE. – Parlez-moi de vous.

ANNE-MARIE. – Quel joli soleil ! Le trottoir est plein de jonquilles.

DILE. – J’ai l’impression de vous connaître.

ANNE-MARIE. – Moi non. Vous ressemblez à quelqu’un que je n’aurais jamais vu.

DILE. – La ville est transparente aujourd’hui, toute gelée sous ses voiles.

ANNE-MARIE. – Assez parlé de moi. Parlez-moi de vous.

DILE. – Déjà le 26 février.

ANNE-MARIE. – Quel joli métier !

DILE. – Où avez-vous acheté vos yeux ?

ANNE-MARIE. – Ils me viennent d’un grand-oncle.

DILE. – Gris océan, vert, bleu, brun, horizon. Vos yeux glissent sur l’eau.

ANNE-MARIE. – Il avait beaucoup voyagé.

ANNE-MARIE. – Déjà le 26 février !

DILE. – Quelle jolie main !

ANNE-MARIE. – Elle ressemble à l’autre main comme mon visage à son reflet.

DILE. – Laquelle des deux est le reflet ?

ANNE-MARIE. – Celle qui se souviendra le mieux de vous.

J'ai puisé les éléments de cette scène dans les coffres et valises de ma maison intérieure parmi tout ce que j'ai pressenti, humé, capté pendant mes chasses au phoque.

Dans les réserves de ma mémoire, j'ai trouvé une promenade à Anvers par un jour de giboulées à la fin de l'hiver. D'immenses nuages blancs et froids, étincelants de soleil bleu, dérivait lentement au-dessus des toits. Alors, tout à coup, comme il m'était arrivé si souvent sur le Bas-Escaut, j'ai eu l'impression que les nuages étaient immobiles et que c'était toute la ville, sous les immenses voiles des nuages, qui dérivait dans le courant de l'avant-printemps. Dile et Anne-Marie ont surgi dans cette vision-là et les mots qu'ils se disaient sont venus sans que je les appelle. Je les prends au hasard ou, plus exactement, ils me viennent aux lèvres comme si quelqu'un d'autre que moi les disait. Ils s'enchaînent selon leurs affinités sans suivre d'autres lois que leur plaisir d'aller où ils veulent. S'ils se rencontrent, c'est pour se séparer tout de suite. Je les vois plus que je ne les entends. Et aujourd'hui encore, dix-huit ans après, ils sont là, en moi, avec une intensité angoissante.

Quand j'ai écrit cette scène, je croyais avoir dit, enfin, ce que j'avais rêvé de dire depuis toujours. J'espérais que ces mots mis bout à bout par le hasard d'une écriture à demi inconsciente refléteraient quelque chose d'irréel et de vrai, et que la très forte et presque insupportable nostalgie dont j'avais été saisi transparaîtrait dans ce texte. Il me semblait que ces personnages nés des mots, qui marchaient dans la rue d'une ville rêvée, étaient livrés sans défense — comme nous le sommes tous à un destin dont ils venaient, sans le savoir et comme par jeu, de déclencher les rouages.

Mais quelques jours après, en relisant ce que j'avais écrit, je me suis senti très découragé. Les mots ne chantaient plus et les phrases ne s'envolaient pas. Et depuis lors, je sais que les mots, une fois écrits et corsetés de syntaxe, perdent parfum, légèreté, chagrin et joie, tout ce qui en eux nous ravit et nous trouble lorsque nous ne les avons pas encore dits. Les rossignols aveugles chantent en cage. Les mots se taisent et deviennent malades.

Me voilà presque au soir de ma vie. Et pourtant, maintenant encore, chaque fois que je prends mon porte-plume, je me sens porté par le même espoir. « Cette

fois, peut-être que... » mais chaque fois que je me relis je me souviens de ce que dit si joliment Paul Neuhuys, en franversois, à propos de ses éditions « Ça ira ».

« Ça n'a encore une fois pas marché. »

*

Il y a peut-être, tout de même, une justification à l'écriture et à la création artistique. Je la tiens d'une Chinoise rencontrée à Pékin quelques mois après la fin de la Révolution culturelle. Elle me dit : « Nous avons été coupés depuis 13 ans de nos traditions culturelles. Vide affreux. Autrefois, nous allions à l'Opéra de Pékin pour nous y reconnaître. Pour y sentir en quoi nous sommes chinois. Pendant la Révolution culturelle, l'opéra a été fermé. Les artistes ont été dispersés et envoyés dans les camps. Ceux qui avaient pu rester à Pékin avaient interdiction de s'exercer dans leur art. Il était défendu de chanter les airs de nos opéras, de jouer notre musique, ou de réciter nos poèmes célèbres. Des artistes courageux, pour entretenir leur mémoire et leur voix, allaient chanter seuls, en cachette, dans les bois, et c'est grâce à eux et aux bribes de tradition qu'ils ont sauvées que nous espérons pouvoir renouer avec le grand message de notre civilisation. Vous ne vous rendez pas compte comme il est affreux d'être privé de ses poètes, de ses musiciens et de ses peintres.

Quand on n'a pas vécu cela, on ne se rend pas compte de l'horreur de ces vides. Tout, tout ce qui touchait au passé, même récent, était défendu. Imaginez qu'en Occident vous soyez privés de tout ce qui fait votre civilisation. Plus de concerts, plus de musique classique ni contemporaine. Ni Mozart ni Stravinsky. Défense de lire Victor Hugo ou Rimbaud. Plus de livres, plus de chants, plus de poésie. Rien. »

Peut-être cette Chinoise a-t-elle raison. L'écriture, malgré l'écart entre l'attente et le texte, nous apporte quelques bribes, quelques reflets du monde, les sourires ou les larmes dont nous avons besoin. S'il en est ainsi, il faut souhaiter que jamais personne n'arrive à noter ce qu'il rêve de dire. Ce serait insoutenable. Espérons que l'Oiseau d'Or ne chantera jamais et que la nuit fonde dans nos bras avant que nous l'ayons prise.

Restons ces éternels errants des frontières pour qui le monde n'est pas une apparence qui cache une autre réalité, mais le spectacle immense, cruel et merveilleux de l'instant.

Continuons à essayer de le chanter sans jamais y arriver.

Copyright © 1981 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Paul Willems, *Écrire* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1981. Disponible sur : < www.arlfb.be >